

POÉSIE

Kerwich, un maudit en quête de grâce

Le 4 décembre dernier, Christian Bobin faisait sur le plateau de *La Grande Librairie* un vibrant éloge d'un écrivain récemment disparu, dans une parfaite indifférence. Son nom, inconnu au bataillon des rédactions culturelles : Jean-Marie Kerwich. Il avait 65 ans et s'est éteint, nous apprend son éditeur (Le temps qu'il fait), dans un certain dénuement. L'an dernier, l'un de ses livres, *L'ange qui boite*, initialement paru en 2005, était réédité. Je me le suis procuré. Je me suis plongé dans la lecture. Et j'ai fait une vraie découverte. Qu'il est triste qu'elle soit post-couverte. Qu'il est triste qu'elle soit post-Dattas à ces mots, qui plantent le décor : « Jean-Marie Kerwich arrive dans le langage par un chemin vierge, que n'ont foulé avant lui ni les religieux, ni les lettrés, ni même étrangement les poètes. »

Dans *L'ange qui boite*, il ne faut pas trois paragraphes pour comprendre qu'on est dans un pays singulier, à nul autre pareil. Composé de quantité de petits textes, parfois réduits à une seule phrase, le livre est le chant d'amour d'un homme touché par le sacré devant la grandeur de la nature. Solitaire parmi les hommes, étranger aux affaires qui roulent, Kerwich porte son exil intérieur comme un bouton de grâce et de résistance. On le cite : « Ils construisent des murs et ils détruisent le vent. » Ailleurs : « Ils veulent diriger le monde et connaître le pourquoi de l'existence. Ils se sentent maîtres de l'espace et du temps. Pourtant, le temps les oubliera, mais il n'oubliera pas le poète martyr : chaque jour les fleurs des champs prient pour lui. » On sait relativement peu de choses de la

vie de l'homme. Sinon qu'il est né en 1952 à Paris, dans une famille de gitans piémontais, qu'il a grandi parmi les gens du voyage, un jour acrobate, un autre jongleur de feu, et qu'il a connu les difficultés de l'existence nomade, le froid, la faim, parfois aussi les coups paternels. Kerwich, qui était aimé de Yehudi Menuhin et de Jean Grosjean, écrivait avec ses écorchures d'ange brisé. « J'ai trahi mon identité de gitan, j'ai laissé mes poèmes dans la jungle littéraire, j'aurais dû les garder avec moi et les faire lire par les feuilles d'automne ou le vent. » Car, dit-il, « je ne suis pas un écrivain, je suis un arbre qui marche ».

Malheureux parmi les hommes, à l'exception de quelques invisibles qui croisaient son chemin (clochards, poètes...) ou de quelques sympathisants artistes (Bobin, Menuhin... ou Jean Grosjean, qui comparait ses textes aux prières de François d'Assise), Kerwich se sentait en fraternité en compagnie des arbres, des pierres, des feuilles, de la nuit, du vent, voire du mauvais temps. « En ce jour d'orage, il me plaît de me promener en tenant la pluie par la main. Heureusement qu'il y a la pluie, sinon je serais vraiment seul. » Pourquoi écrire, s'interrogeait le poète ? « L'arbre m'a dit : de ma chair ils feront des pages blanches pour tes écrits. Ne vaut-il pas mieux ne rien écrire, mais simplement parler tous les deux ? » Jean-Marie Kerwich souhaitait sans doute être lu, entendu, reconnu. Son vœu n'a pas été exaucé de son vivant. Il lui reste l'éternité. NICOLAS CROUSSE



L'ange qui boite

★★★

JEAN-MARIE
KERWICH
Le temps
qu'il fait
176 p, 12 €